

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 52.

JEUDI, 28 DECEMBRE 1882

Prix du numéro : 7 centimes.—Annonces, la ligne : 10 centimes  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

## AVIS PARTICULIER

AUX ABONNÉS RETARDATAIRES

Plusieurs fois déjà nous nous sommes adressé à nos abonnés retardataires pour les prier de nous payer ce qu'ils doivent. Quelques-uns seulement ont répondu à notre appel. Nous regrettons infiniment de renouveler notre demande.

La bonne volonté de nos abonnés ne suffit pas pour payer tous les frais que nécessite une publication comme *L'Opinion Publique*. Tous les jours il faut déboursier de l'argent, et si les abonnés ne payent pas, il est impossible de faire fonctionner la machine. Il faut que nos abonnés règlent leurs comptes. Nous insistons fortement sur ce point. Nous espérons cette fois être bien compris. Cet avis s'adresse particulièrement aux retardataires.

L'administration, rencontrant de très grandes difficultés pour collecter en dehors de Montréal, a décidé que, si au 15 DÉCEMBRE prochain, les abonnés de la campagne n'ont pas payé ce qu'ils doivent, elle se prévaudra de son droit pour exiger \$3.50 au lieu de \$3.00 par an quand l'abonnement est payé d'avance.

Nous espérons que nos débiteurs feront leur possible et qu'ils éviteront les désagréments qui résulteraient certainement de leur négligence, s'ils ne s'acquittaient pas envers nous.

L'ADMINISTRATION.

## SOMMAIRE

TEXTE : Les voyageurs, par Benjamin Sulte.— Dans une loge de théâtre, par Giulio.— La première sommation, par Pierre Véron.— Ça et là.— Les bouts de l'an de la guerre, par Fridolin.— De tout un peu.— Un vieux, par M. E.— Pensées.— Poésie : Simple histoire, par Ch. P. D.— Envers et contre tout, par André Gérard (suite).— Choses et autres.— Opinion de Victor Hugo.— Bazar au profit des orphelins.— Nouvelles diverses.— Notes commerciales.— Le mouchoir.— Variétés.

GRAVURES : Montréal—Vue prise de l'île Ste-Hélène, d'après une photographie de M. Henderson.—L'église de Saint-Front, à Périgueux (France), nouvellement restaurée.—Le bateau électrique construit en Angleterre.—Le vieux fumeur.—L'ouverture de la chasse.

## LES VOYAGEURS

Qui dit "voyageur canadien" dit nomade. Il ne faudrait pourtant pas prendre le dernier mot dans toute son acception, car nos voyageurs ne sont nullement une classe dont l'existence entière soit consacrée à la vie errante et au hasard des déplacements d'un pays à un autre.

Le jeune homme quitte sa famille, il s'enfonce dans la forêt, aux gages d'un entrepreneur ; il répareit, de six mois en six mois, parmi les siens ; dépense parfois tout son avoir ; le plus souvent épargne quelque argent ; il finit par se marier et, autant que possible, retourne près du clocher de son village. Cela n'est point le fait d'un vagabond.

Si le "voyageur" court le monde, s'il endure follement misères et fatigues, il n'en demeure pas moins attaché à la patrie et constamment animé du désir de reprendre ses occupations paisibles au sein de la paroisse où sont restées ses affections d'enfance. Nous avons tous, ou nous avons tous eu des "voyageurs" dans nos familles.

Ce mouvement part et revient au sol natal. Les exceptions seules ont fait croire à notre instabilité, et, encore, ces exceptions ne sont pas si nombreuses qu'on veut bien le dire, sans compter qu'elles prennent plus d'une forme, selon les circonstances.

De ce côté, nos forces s'éparpillent moins que nous ne le croyons, mais à cause du petit nombre des Canadiens-Français, la liste des absents paraît plus longue qu'elle n'est en réalité.

Nous avons aujourd'hui :

1o. "L'homme des chantiers," qui finit par se mettre à la culture de la terre ou journalier dans les villes.

2o. "Les voyageurs de l'ouest," qui ne se recrutent presque plus dans la province de Québec, mais descendent de nos familles établies autrefois au-delà des grands lacs. Ils continuent la tradition des voyageurs qui, avant les chemins de fer, les bateaux à vapeur, les canaux et le télégraphe électrique, fréquentaient l'Ontario, le lac Nipissing, la Kaministiquia, la Rivière-Rouge et le Mississipi. Parfois, ils restent toute leur vie au service des compagnies de traite ou des négociants qui les emploient. Le plus souvent, ils se marient et s'établissent. Quelques-uns mènent l'existence isolée et périlleuse du trappeur décrite par les romanciers.

Ceux qui s'arrêtent et se fixent loin du vieux Canada semblent perdus pour nous, car ils ne reparaissent plus dans la province de Québec. Il y a, néanmoins, une certaine consolation de savoir qu'ils conservent notre caractère.

Qu'un voyageur canadien se lance dans les expéditions les plus lointaines, il garde sa marque distinctive. Celui-là ne revoit pas toujours la maison. Les glaces de la baie d'Hudson le connaissent ; les plaines de l'ouest deviennent ses terrains de chasse ; la région pastorale des nouveaux Etats américains l'attire — qu'il importe ! il reste ce qu'il était : bon sang ne peut mentir.

Plusieurs de ces vigoureux explorateurs ont fondé des colonies, des grandes villes mêmes, et partout ils portent ce cachet français, cette langue impérissable, cette gaieté de tous les instants, ces aptitudes si diverses, cette connaissance et ce mépris du danger que les races étrangères saluent avec surprise en pénétrant à leur tour dans les contrées nouvelles sur les pas de nos voyageurs. On dirait que cette poignée d'hommes cherchent à exécuter, par instinct, le vaste programme de Champlain, Richelieu, Colbert, Vauban, La Verendrye, Vaudreuil, Beauharnois et quelques autres qui voulaient donner toute l'Amérique du Nord à l'élément français. Ils personnifient le passé du Canada, malgré le renversement de notre ancienne puissance. Ils vont toujours de l'avant, comme un boulet lancé avec force et qui n'a rien perdu de son impulsion initiale.

Encore une fois, ce ne sont point de vulgaires aventuriers. Vous ne les voyez pas, à la façon de ces derniers, faire le tour du globe et laisser leurs os dans quelque coin ignoré du désert sans avoir rien accompli de durable. Non ! ils partent tout d'abord pour essayer leurs ailes ; il faut le grand air à leurs poumons robustes ; ils aiment la vache enragée qui inspire la sagesse—ensuite, un beau jour, les voilà arrêtés dans un lieu qui les a séduits et auquel ils ne demandent pas une existence paresseuse, soyez-en persuadés !

Les voyageurs établis sont actifs. Ayant connu le travail, ils savent ce qu'il vaut. Et puis, ils ont l'art de se faire respecter. On ne moleste pas impunément un ancien voyageur.

BENJAMIN SULTE.

## DANS UNE LOGE DE THÉÂTRE

—On joue ce soir la *Dame aux Camélias*. Tous les plus célèbres acteurs doivent paraître sur la scène. La plus brillante société de la ville se pressera sur les gradins de l'amphithéâtre. J'ai loué une loge numéro 1 ; de là on peut tout voir, même un peu ce qui se passe dans les coulisses, sans être vu par personne. Venez-vous ?

—Vous riez sans doute ! Quoi ! au théâtre aujourd'hui, quand vous m'avez, il y a quinze jours, fait geler à la porte, pour me prouver qu'en y entrant, on s'exposait à aller rôtir en enfer ! Vous voilà bien changé.

—Peut-être oui, peut-être non. Nous discuterons ce point plus tard. Mais l'heure s'avance. Partons-nous ?

—Et bien, soit ! Je vous avouerai cependant que d'aller au théâtre avec un moraliste qui l'exècre, je n'y avais jamais songé, et...

—Disons le mot, et cela ne sourit guère... Venez quand même. Vous verrez après tout que je ne parle pas de l'inconnu.

—En route donc !

Et la voiture à deux chevaux roule rapide sur le pavé des rues ; elle vole bientôt et sans bruit sur le bitume des boulevards. Tout est en fête sur notre route. Le gaz étincelle sous son globe de cristal, les voitures de place vernies de neuf se croisent avec les voitures de gala, les promeneurs marchent joyeux sous les verdoyantes allées d'arbres, l'air lui-même s'est attiédi.

Nous arrivons. En deux pas l'escalier de marbre blanc est franchi, la carte montrée et reconnue. Par une porte détournée, nous arrivons à un escalier et de là à notre loge. Bons sofas en velours rouge, rideaux précieux, bonheur d'être seul à seul plus précieux encore, surtout quand on contraste ce quasi chez soi avec cette vie en commun qui s'agit en bas.

Vous voyez que Giulio sait parfois bien faire les choses !

Nous y sommes. Le rideau se lève. Le théâtre est splendide : un monde avec ses magnificences, ses richesses, ses effets. Mais combien plus splendide encore ce qui doit se produire. Les yeux de tous s'ouvrent si grands qu'entraînée par l'exemple, la bouche de plusieurs suit elle-même le mouvement. Que voulez-vous ? L'ébahissement ne s'étudie pas devant une glace. Autrement... mais, chut !

La *Diva* paraît. Elle a mis, ce soir-là, son minois du dimanche, et d'ailleurs, elle est si fardée, si tatouée, j'allais dire, que, fût-elle une négresse, elle serait presque jolie. Et puis, l'effet de la lumière, la toilette, la mise en scène, c'est pour une si grande partie dans la beauté. Et puis encore, sa démarche est si gracieuse sur ses talons montés et pour cause ; elle sait si bien arrondir le bras pour porter sa petite main mignonne sur son front d'albâtre ; ses yeux noirs ruissellent tant de douces pensées.

L'auditoire regarde, s'anime, s'échauffe, éclate en applaudissements frénétiques. Il n'a, en majeure partie, rien compris encore. Mais, voyez-vous, pendant huit jours, des journaux bien payés pour le faire, lui ont dit et répété cent fois que cette jeune actrice *fanatisée* ; ils ont entonné en son honneur des dithyrambes si bien sentis et si désintéressés ! Que peut faire ce bon public, sinon la chanter des mains et des pieds à l'unisson avec la claque officielle, sinon se croire fanatisé et agir en conséquence ! Ce cher public, qu'il est bien toujours le même ! bon au point de devenir presque bonasse. Aux pieds du tribun qui parle protection ou libre-échange comme à ceux de l'actrice qui ne parle pas encore,

Moi, dit-il, je vois bien quelque chose :  
Mais je ne sais pour quelle cause  
Je ne distingue pas très bien...  
Pourtant il applaudit.

Bientôt la *Diva*, enivrée de cette réception enthousiaste, fait voir lentement la rangée de ses dents blanches derrière ses lèvres de rose et, avec l'accent d'une tigresse blessée, frappe l'une après l'autre les syllabes de ces mots significatifs : *Et pourtant je l'aimais beaucoup... ah ! le traître !* Tonnerre d'applaudissements ; les spectateurs tremblent, ils trépident.

La *Diva* a dès lors gagné son Austerlitz. Que désormais elle tire de son clavier la note qu'il lui plaira, elle est sûre de la voir reçue avec un frénétique enthousiasme. Tour à tour, elle jouera le froid calcul de l'égoïsme et le dévouement entier de l'amour, l'innocence simple et le vice éhonté, et toujours avec un égal succès : ce qu'on applaudit au théâtre, ce n'est pas la noblesse des sentiments, ce n'est pas la sublimité des idées, ce n'est même pas la vérité de l'accent ; non, c'est la mine, c'est la voix, c'est, disons le mot malgré sa crudité, c'est la grande condamnée du Christianisme, c'est la chair.

Pauvre jeune fille, pauvre femme, jetée ainsi sur le théâtre, que tu es à plaindre ! Et comme après ces ovations du soir, comme après ces fleurs, ces couronnes et ces bouquets du théâtre, comme après les rêves dorés qui les suivent quelquefois, tu as bientôt raison de savoir que la société te honnit.

C'était vers 1868. J'avais voulu entendre et voir sur le théâtre une pauvre fille de ma province. Son père et sa mère, excellents paysans, avaient eu le tort immense de sacrifier leurs économies à faire d'elle une demoiselle. Le père mourut trop tôt. La mère resta dans son village et la fille vint à Paris.